

DES HOMMES EN FORMATION "FÉMININE": LE POIDS DU GENRE DANS L'ENSEIGNEMENT SUPÉRIEUR

ALICE OLIVIER,

Maîtresse de conférences en sociologie

*Univ. Lille, CNRS, UMR 8019 – CLERSE – Centre Lillois d'Études et de Recherches Sociologiques et Économiques, F-59000 Lille, France
Chercheuse associée à Sciences Po, Observatoire sociologique du changement (OSC)*

En France comme à l'étranger, les choix d'orientation scolaires et professionnels sont genrés. À tous les niveaux d'études et dans toutes les spécialités, les trajectoires scolaires et étudiantes sont marquées par le système social qui différencie et hiérarchise les femmes et les hommes¹. Les filles sont ainsi largement sur-représentées dans les formations littéraires, paramédicales et sociales, et plus généralement dans celles qui renvoient aux rôles attribués aux femmes dans la société, tels que le soin, l'éducation ou les services. Les garçons, eux, sont très majoritaires dans les domaines scientifiques, techniques et sportifs, et plus généralement dans ceux qui font appel à des compétences socialement associées aux hommes, comme la force physique ou la capacité d'abstraction².

Comment, dès lors, expliquer les trajectoires scolaires et étudiantes qui ne correspondent

pas à ces grandes tendances, autrement dit celles de filles qui investissent des filières dites « masculines » et de garçons qui rejoignent des formations dites « féminines »³ ? Puisque le genre influence très fortement les parcours, comment ces orientations que l'on peut qualifier d'« atypiques » sont-elles possibles ? Quelles socialisations et quelles normes de genre se déploient une fois en formation ?

Cet *OVE Infos* apporte des éléments de réponse à partir d'une enquête sur les étudiants hommes investis dans des filières dites « féminines » de l'enseignement supérieur en France (encadré). Il montre le rôle essentiel des contextes (situation économique, pratiques institutionnelles, rencontres, etc.) dans l'orientation atypique de ces hommes, examine la façon dont ces derniers sont socialisés à « jongler » avec des pratiques de genre plurielles une fois en formation, et met

enfin en évidence les inégalités sexuées qui sont (re)produites pendant les études.

1. Bereni L., Chauvin S., Jaunait A., Revillard A., 2012 [2008], *Introduction aux études sur le genre*, Louvain-la-Neuve, De Boeck.

2. Voir, par exemple, les statistiques ministérielles publiées annuellement : « Filles et garçons sur le chemin de l'égalité de l'école à l'enseignement supérieur 2020 », Ministère de l'Éducation nationale et de la Jeunesse, Ministère de l'Enseignement supérieur, de la Recherche et de l'Innovation, Direction de l'évaluation, de la prospective et de la performance.

3. Quatre critères cumulatifs sont utilisés pour qualifier certaines filières de « masculines » ou « féminines » : elles sont très largement masculinisées/féminisées ; elles ont historiquement émergé en tant que formations « pour les hommes/femmes » ; leurs caractéristiques techniques et symboliques renvoient à des pratiques, positions et rôles associés aux hommes/femmes ; les dispositions qu'elles valorisent sont fortement attribuées aux hommes/femmes. Voir par exemple Zolesio E., 2012, *Chirurgiens au féminin ? Des femmes dans un métier d'hommes*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes.

ENCADRÉ : UNE ENQUÊTE SUR LES ÉTUDIANTS HOMMES SAGES-FEMMES ET ASSISTANTS DE SERVICE SOCIAL

Cette recherche est issue d'un travail de thèse qui a reçu le prix de doctorat (prix Louis Gruel) de l'OVE en 2019⁴. Elle repose sur une double étude de cas des formations de maïeutique (autrement dit, les études de sage-femme) et d'assistance de service social. Ces deux filières peuvent être qualifiées de « féminines » : elles comptent respectivement 98 % et 93 % de femmes en 2016⁵ ; elles ont historiquement émergé comme des formations « pour les femmes » ; elles renvoient centralement à des dispositions (la douceur, l'écoute, le dévouement, la discrétion, etc.) et à des caractéristiques symboliques et techniques (importance de l'accompagnement, très nombreuses femmes parmi les usagères et usagers, préparation à des professions intermédiaires peu (re)connues, etc.) socialement associées aux femmes.

Au moment de cette recherche, entre 2013 et 2018, la formation d'assistance de service social est proposée dans 70 établissements en France (environ 7800 étudiantes et étudiants), celle de maïeutique dans 35 (environ 4000 étudiantes et étudiants)⁶. Professionnalisantes,

ces formations comportent toutes les deux de nombreux stages. Les étudiantes et étudiants en assistance de service social suivent un cursus de trois ans, dont six semaines de stage en première année, puis cinq mois et demi en deuxième année et de nouveau en troisième année ; les étudiantes et étudiants de maïeutique passent plus de 80 semaines en stage au cours de leurs quatre années en école de sages-femmes (après une première année commune aux études de santé). Le temps passé en établissement reste important : la première année d'études de chacune des deux filières comporte peu de stages ; d'une manière générale, toutes les périodes sur le terrain sont ponctuées de nombreuses journées ou semaines au centre de formation, et le contenu exigeant des enseignements nécessite beaucoup d'heures de cours. Enfin, chaque promotion compte généralement trente à quarante personnes ; l'organisation de ces études rend possible une sociabilité étudiante relativement étoffée (événements festifs et associatifs, repas, pauses, etc.).

Dans ces deux filières, une enquête multiméthode a été menée, permettant le

recueil et l'analyse de matériaux nombreux et variés : 1) des entretiens (parfois répétés) avec 58 étudiants assistants de service social et sages-femmes (en formation ou récemment sortis de la filière), ainsi qu'avec 28 étudiantes et 35 membres du corps enseignant ainsi qu'encadrantes et encadrants de stage ; 2) 420 heures d'observation directe, principalement dans deux écoles de sages-femmes et deux centres de formation en assistance de service social, lors de cours, de pauses, de sorties étudiantes, de journées portes ouvertes, de comités de sélection ou encore de stages ; 3) des données statistiques issues de deux enquêtes par questionnaires menées de façon annuelle et exhaustive par la direction de la recherche, des études, de l'évaluation et des statistiques du ministère des solidarités et de la santé (Drees) dans les deux formations⁷ ; 4) un ensemble de sources écrites et iconographiques récoltées dans la presse, sur Internet et dans les archives des écoles.

L'ORIENTATION ATYPIQUE DES HOMMES : LE RÔLE ESSENTIEL DES CONTEXTES

Les travaux sur les rares femmes investies dans des domaines « masculins » mettent en avant un résultat important : nombre de ces femmes sont dotées de dispositions de genre « inversées » qui expliquent en bonne partie leur choix atypique. Elles ont été socialisées depuis l'enfance à des pratiques et des goûts socialement associés aux hommes, qui les encouragent à envisager précocement une formation ou une profession « masculine »⁸.

La situation est loin d'être symétrique pour les étudiants hommes de formations

« féminines ». Parmi ceux interrogés pour cette enquête, bon nombre ont été en partie ou largement socialisés depuis l'enfance de façon socialement « conforme » pour leur sexe : ils ont des groupes de pairs très masculinisés, entretiennent des liens privilégiés avec leur père et leurs frères ou encore pratiquent des loisirs associés aux hommes. Rares sont ceux qui alimentent de longue date le projet d'être sage-femme ou assistant de service social. Pendant longtemps, ils souhaitaient devenir médecin, journaliste, enseignant ou encore chargé de communication. Certains ont même connu

des expériences professionnelles longues, dans des secteurs divers comme le bâtiment ou les ressources humaines par exemple. N'étant au premier abord pas les plus disposés à un choix d'études atypique, c'est en fait avant tout la combinaison de contraintes et d'opportunités extérieures qui conduit ces hommes à opter pour une formation « féminine ». En d'autres termes, ce sont en premier lieu les contextes dans lesquels ils s'orientent qui s'avèrent déterminants.

Ainsi, c'est à la suite de leur rencontre de professionnelles et professionnels ou

4. Olivier, A., 2018, *Étudiants singuliers, hommes pluriels. Orientations et socialisations masculines dans des formations « féminines » de l'enseignement supérieur*, Thèse de doctorat en sociologie, Paris, Sciences Po. Cette recherche a bénéficié d'un financement doctoral Ined-iPOPS.

5. Enquête annuelle sur les écoles de formation aux professions de santé et Enquête annuelle sur les écoles de formation aux professions sociales, Drees, 2016.

6. Ibid.

7. Enquête annuelle sur les écoles de formation aux professions de santé, 1980 à 2016 et

Enquête annuelle sur les écoles de formation aux professions sociales, 1983 à 2016.

8. Voir, par exemple, Daune-Richard A.M., Marry C., 1990, « Autres histoires de transfuges ? Le cas de jeunes filles inscrites dans des formations "masculines" de BTS et de DUT industriels », *Formation Emploi* n°29, pp. 39-50 ; Lasvergnas I., 1988, « Contexte de socialisation primaire et choix d'une carrière scientifique chez les femmes », *Recherches féministes* n°1, pp. 31-45 ; Mennesson C., 2005, *Être une femme dans le monde des hommes. Socialisation sportive et construction du genre*, Paris, L'Harmattan ; Zolesio E., 2012, op. cit.

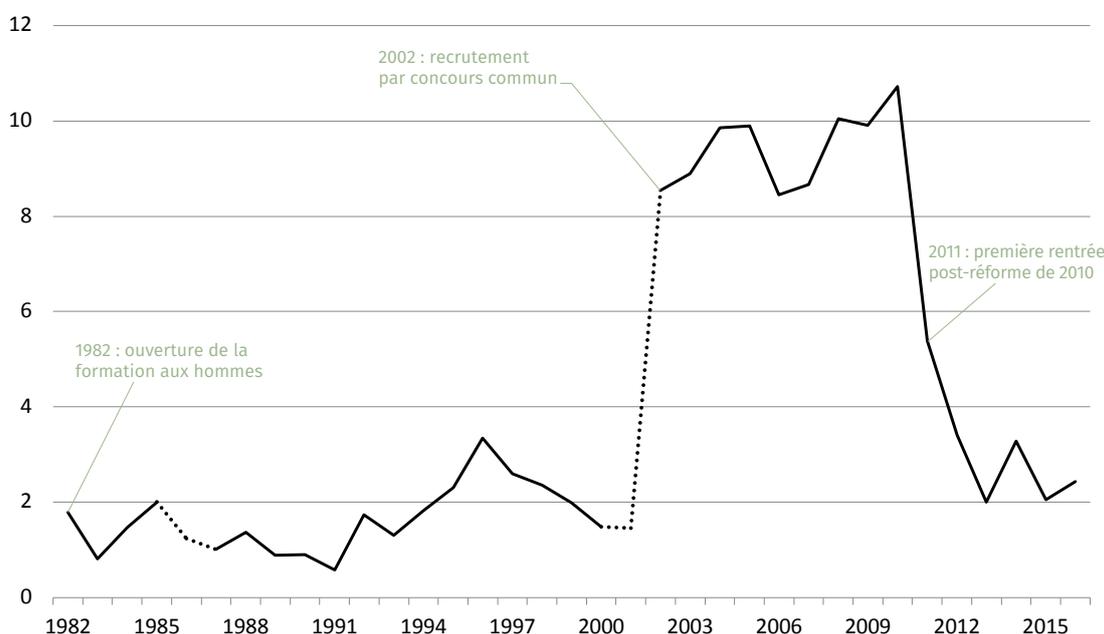
d'étudiantes et d'étudiants assistants de service social ou sages-femmes que certains choisissent de s'orienter vers ces filières. D'autres découvrent ces formations par le biais de tests d'orientation passés en ligne ou de bilans de compétences réalisés en vue d'une reconversion (par exemple en raison d'une maladie ou d'une situation de chômage). L'exemple le plus clair du rôle de contraintes et d'opportunités extérieures se trouve toutefois dans l'effet des modalités de sélection appliquées dans la filière, particulièrement saisissant en maïeutique. L'analyse des évolutions de la composition des effectifs étudiants dans cette filière conduit en effet au constat d'une très forte corrélation entre les réformes institutionnelles du recrutement et la proportion d'hommes au sein des promotions (graphique).

Les premiers hommes rejoignent la formation de sage-femme en 1982 lorsqu'elle

s'ouvre à eux. Pour autant, ce n'est que lorsque le concours d'entrée est mutualisé à celui d'autres formations de santé en 2002 que leur proportion dans les effectifs de première année explose, étant multiplié par six en un an (de 1,5 % à 8,5 %). Les hommes sont alors nombreux à choisir la filière quand on leur propose une place au regard de leur classement aux épreuves communes. Après une relative stabilité, leur proportion diminue de nouveau fortement après 2010 (5 % en 2011, 3,5 % en 2012). Les candidates et candidats doivent désormais choisir en amont des épreuves les filières qu'elles et ils présentent, ce qui ne leur laisse plus la possibilité de n'envisager la maïeutique qu'une fois le concours obtenu. Le fait que la formation recrute par le biais de la première année commune aux études de santé continue néanmoins de jouer un rôle majeur pour la faire entrer dans le champ des possibles de certains hommes, comme l'exprime l'un des étudiants interrogés : « [Pour la deuxième

tentative au concours], je me suis dit que c'était un peu l'opération de la dernière chance. "Soit j'ai un des concours, soit j'ai rien. Donc je vais essayer de présenter plusieurs concours !" »⁹. Le cas de la maïeutique montre ainsi bien que des opportunités et des contraintes entrent indissociablement en jeu dans le choix d'études atypique. Le plus souvent, les hommes sages-femmes souhaitent intégrer la filière médecine, et c'est sous la contrainte d'un classement insuffisant pour concrétiser ce projet qu'ils optent pour une formation moins demandée : la maïeutique. Par ailleurs, le fait que la filière soit proposée dans le cadre d'un concours commun leur donne bien l'opportunité d'une orientation atypique, leur permettant de découvrir le métier de sage-femme qui leur était jusque-là bien souvent inconnu.

GRAPHIQUE : PART D'HOMMES INSCRITS EN PREMIÈRE ANNÉE DE FORMATION DE SAGE-FEMME PAR ANNÉE (%)



Source : Enquête annuelle sur les écoles de formation aux professions de santé, volet établissements, Drees, 1982 à 2016.

Champ : Étudiantes et étudiants inscrits en première année d'école de sages-femmes, France entière.

Note : Les effectifs pour les années 1986 et 2001 (données manquantes) ont été estimés à partir des effectifs d'étudiantes et étudiants inscrits en deuxième année l'année suivante, en tenant compte du taux moyen d'interruption de la formation à la fin de la première année d'études pour les trois années d'enquête précédentes.

Lecture : En 1982, 2 % des étudiantes et étudiants sages-femmes inscrits en première année étaient des hommes.

⁹ Dans la suite du texte, les termes rapportés en italique et entre guillemets reprennent les propos de personnes interrogées et/ou observées dans le cadre de cette recherche.

Bien sûr, ce n'est pas parce que des influences extérieures jouent un rôle important dans le choix d'études qu'elles en constituent les seuls déterminants. Sans être particulièrement enclins à une orientation atypique pour leur sexe, les hommes sages-femmes et assistants de service social n'en restent pas moins dotés de dispositions – en termes de classe sociale et de genre, notamment – qui rendent un tel choix possible. Selon la façon dont les différents déterminants contextuels et dispositionnels se combinent¹⁰, ce ne sont alors pas les mêmes logiques qui expliquent leur orientation.

Pour autant, c'est bien sur le rôle des contextes qu'il s'agit ici d'insister. De fait, ce sont avant tout des médiations extérieures, d'ordres institutionnel, relationnel et économique, qui fondent la décision atypique. Or, la littérature scientifique sur les choix d'études – typiques ou atypiques – insiste plutôt sur le rôle des déterminants individuels, tels que les aspirations sociales des futures étudiantes et étudiants et de leurs parents par exemple. Au-delà du cas spécifique des rares hommes de formations « féminines », on voit alors ici l'importance qu'il y a à tenir compte aussi, et parfois

même en amont, des contextes dans lesquels les choix sont faits pour en saisir les logiques. Loin de n'être qu'une toile de fond pour l'orientation, les contextes y participent activement, charriant avec eux des contraintes et des opportunités qui encouragent certains choix et en rendent d'autres moins envisageables. Les contextes traversés fournissent les conditions matérielles de possibilité de l'orientation et sous-tendent ainsi tout choix, typique ou atypique.

DES SOCIALISATIONS DE GENRE PENDANT LES ÉTUDES

4

Une fois en formation « féminine », les rares hommes connaissent des expériences en partie distinctes de celles de leurs condisciples femmes. Ils font notamment l'objet de socialisations de genre particulières. Quelles en sont les caractéristiques ? Quels effets ont ces socialisations de genre sur ces étudiants ?

JONGLER AVEC LE « FÉMININ » ET LE « MASCULIN » SELON LES SITUATIONS

Dans leur filière, les étudiants sont enjoint de jongler avec des pratiques de genre plurielles. On attend d'eux d'alterner, selon les situations, entre des pratiques qui soulignent le fait que ce sont des hommes et d'autres qui, au contraire, atténuent l'expression de

leur appartenance de sexe.

Cette socialisation au jonglage se déploie dans les différentes sphères de la formation. Dans le cadre formel des cours et des stages, par exemple, on apprécie que les hommes entretiennent des atouts professionnels perçus comme typiquement « masculins » (la force physique, la confiance en soi ou encore la capacité à gérer ses émotions). Cela dit, ils doivent aussi, et avant tout, apprendre à accompagner les patientes et usagères et usagers avec douceur et empathie, des compétences socialement associées aux femmes et instituées en conditions *sine qua non* de la pratique professionnelle des sages-femmes et assistantes et assistants de service social.

C'est toutefois au sein du groupe étudiant que les injonctions à la flexibilité de genre sont les plus évidentes¹¹. D'un côté, leurs condisciples femmes apprécient très clairement la

présence d'hommes dans les promotions, et les incitent à mettre en avant leur appartenance de sexe et les compétences qui y sont associées. Ainsi, elles encouragent les étudiants à prendre les rôles de porte-parole du groupe, elles considèrent qu'ils sont de bons arbitres des conflits ou encore qu'ils enrichissent les discussions. Plus généralement, elles leur accordent une attention particulière dans les promotions. Une étudiante s'exclame ainsi : « *On les aime ! Il y en a tellement peu, ils sont tellement rares, que ceux qui sont là, on les chouchoute !* » D'un autre côté, cependant, dans ces groupes étudiants très féminisés, on attend aussi des hommes qu'ils respectent un fort principe d'égalité des sexes. Ce principe ne remet pas en cause la différenciation sociale entre les femmes et les hommes, mais rend leur hiérarchisation moins dicible. Aujourd'hui largement diffusé dans l'ensemble de la société, il est particulièrement prégnant au sein des jeunes

10. Lahire B., 2012, *Monde pluriel. Penser l'unité des sciences sociales*, Paris, Le Seuil.
11. Olivier A., 2015, « Des hommes en école de sages-femmes. Sociabilités étudiantes et recompositions des masculinités », *Terrains & Travaux*, vol. 2 n°27, pp. 79-98 ; Olivier A., 2019, « Le sage, la fille et le macho : figures d'hommes et ordre du genre dans le groupe étudiant

assistant de service social », in Buisson-Fenet Hélène, Kerivel Aude (dir.), *Des jeunes à la marge ? Transgressions des sexes et conformité de genre dans les groupes juvéniles*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, pp. 33-45.

générations¹². De fait, il est très affirmé dans les formations « féminines » étudiées, et a des effets sur ce que l'on attend des rares hommes. Concrètement, les étudiantes ne tolèrent pas que leurs condisciples étudiants dominant explicitement et en permanence. Plus généralement, elles sont nombreuses à apprécier le fait de n'être quasiment qu'entre femmes dans la filière, notamment parce qu'elles bénéficient dans ce contexte d'une certaine mise à distance des rôles sexués et sexuels qui leur sont usuellement assignés. Dans certaines situations, elles enjoignent donc plutôt à leurs condisciples hommes de se faire discrets et de s'accommoder des modes de fonctionnement du groupe. C'est ainsi que l'une d'entre elles raconte : « À midi, ils s'ennuient un peu dans nos conversations, hein ! [Elle rit] Shopping, garçons... ça parle beaucoup de sexe aussi, entre filles ! [...] Devant eux on le fait, comme ils sont que trois. [...] Bon, ils s'adaptent, hein ! ». En fin de compte, les étudiantes attendent donc bien des étudiants une certaine flexibilité de genre. Elles ne souhaitent pas qu'ils transforment radicalement le groupe, mais plutôt qu'ils l'enrichissent tout en préservant les aspects qu'elles considéraient comme positifs.

DES EFFETS VARIABLES D'UN ÉTUDIANT HOMME À L'AUTRE

Les effets de cette socialisation au jonglage varient d'un étudiant à l'autre. Dépositaires de schèmes d'action hétérogènes en termes de genre et de classe, différemment motivés quant à leur choix d'études, certains hommes connaissent des « renforcements » de leurs dispositions sexuées quand d'autres expérimentent plutôt des « transformations »¹³. On distingue plus précisément quatre groupes d'étudiants.

Un premier groupe d'hommes déploie aisément au sein de la formation des pratiques correspondant aux attentes à leur égard. Ils jonglent volontiers entre mise en retrait

ponctuelle et endossement régulier de rôles perçus comme « masculins » : « [Ce qui marche bien dans la promotion], c'est alterner de : "Je m'en fiche un peu de ce qui se passe autour" et fermer sa gueule, [ou alors] faire un petit pique ou lancer une petite phrase en rappelant effectivement que je suis là et que ça fasse rigoler tout le monde. On peut alterner entre deux personnalités, tu vois, mais sans jamais vraiment choisir. » Ces hommes tirent profit de socialisations de genre plurielles connues en amont de la formation qui facilitent leur adaptation. Ils sont par ailleurs souvent issus de milieux sociaux assez favorisés et dotés en capitaux culturels, ce qui leur donne également des ressources pour répondre aux attentes les concernant. Ils étaient en fait déjà dépositaires de dispositions au jonglage avant de rejoindre la filière, qui se trouvent avant tout renforcées pendant leurs études.

D'autres hommes refusent beaucoup plus la démarcation par rapport au groupe des femmes. Souhaitant devenir des étudiants « comme les autres », ils se montent peu à l'aise avec les injonctions à endosser en formation des rôles perçus comme « masculins » : « La plupart du temps, dès qu'on crée des groupes et qu'on demande des référents, souvent ça doit être les mecs quoi. [...] Alors que moi, je suis pas du tout quelqu'un de leader, donc je vois pas trop l'intérêt ». Ces enquêtés sont les rares du corpus dont les socialisations de genre antérieures ont plutôt été « inversées » ou peu différenciées. Ils se sont souvent orientés de bon gré vers la maïeutique ou l'assistance de service social, y voyant une véritable opportunité d'ascension sociale ou d'épanouissement professionnel. Or, en les renvoyant à leur appartenance de sexe, les injonctions à endosser des rôles « masculins » leur semblent paradoxalement disqualifier leur présence en formation, provoquant ainsi des résistances de leur part. Les socialisations qui s'exercent sur eux pendant leurs études ont donc des effets inégaux. On assiste au renforcement de leurs dispositions de genre

peu différenciées ou « féminines » sans qu'il n'y ait d'élargissement à des schèmes d'action plus « masculins ».

Pour un troisième groupe d'étudiants, la socialisation au jonglage a des effets plus marqués, transformant les dispositions de genre. Alors qu'ils sont au départ réticents à investir des pratiques et postures associées aux femmes et au « féminin », ils évoluent au fur et à mesure de leur cursus : « Depuis que je suis en sage-femme, il y a eu pas mal de changements. [...] Je fais la cuisine, je tricote... [...] Il y a des opportunités [...] qui se seraient pas présentées si j'étais marin. [...] Si on regarde dans la globalité, je fais un peu des trucs de filles et un peu des trucs de mecs. » Ces hommes ont plutôt été socialisés de façon « conforme » pour leur sexe avant d'entrer en formation, et sont dans l'ensemble peu à l'aise avec la large féminisation de leur filière. Pour autant, ils souhaitent poursuivre leurs études d'assistance de service social ou de maïeutique. Souvent issus de milieux sociaux peu favorisés, ils sont intéressés par le contenu de la pratique, mais aussi par la stabilité professionnelle ou l'ascension sociale que leur semblent promettre ces formations. C'est cette tension entre aspirations professionnelles et dispositions de genre qui explique l'ambivalence et l'évolution de leurs pratiques pendant leurs études. La transformation est d'amplitude variable mais a toujours pour effet de leur faire acquérir des schèmes d'action sexués un peu plus hétérogènes que ceux dont ils étaient jusque-là dépositaires.

Pour un dernier groupe d'étudiants, enfin, la socialisation à jongler prend mal. Tout au long de la formation, ils acceptent d'endosser des rôles perçus comme « masculins » mais cherchent à se distancier nettement du « féminin » : « Les filles sont chiantes quoi ! [...] [Il prend une voix ridicule pour caricaturer ses condisciples étudiantes] "Machine elle m'aime pas, [...] machine elle m'a dit que c'était ma copine mais en fait non !" Enfin tu vois, des trucs où t'en as rien à foutre !

12. Clair I., 2011, « La découverte de l'ennui conjugal. Les manifestations contrariées de l'idéal conjugal et de l'ethos égalitaire dans la vie quotidienne de jeunes de milieux populaires », *Sociétés contemporaines*, vol. 3 n° 83, pp. 59-81.

13. Darmon M., 2016 [2006], *La socialisation*, Paris, Armand Colin.

T'as envie de dire : "Non mais j'en ai rien à foutre, ferme-la, ça me concerne pas !". » Ces hommes ont eux aussi connu des socialisations de genre très « conformes » pour leur sexe avant la formation. Contrairement à ceux du groupe précédent, ils sont en revanche plutôt issus de milieux sociaux favorisés et dotés en capitaux économiques. Pour eux, l'orientation « féminine » représente alors un risque de double déclassement, en termes de classe sociale et en

termes de genre. Cela explique leur opposition à nombre d'injonctions déployées en formation. Ces hommes connaissent pendant leurs études un renforcement de leurs dispositions de genre, non pas en cohérence avec la matrice socialisatrice étudiante et professionnelle, mais en résistance par rapport à celle-ci.

Les schèmes d'action sexués, acquis dès le berceau¹⁴, semblent souvent très ancrés dès

l'enfance et l'adolescence. Pourtant, il apparaît clairement ici que les études supérieures ne sont pas seulement une période au cours de laquelle ils sont confirmés : elles participent activement à leur transformation, ainsi qu'à l'acquisition de nouvelles dispositions de genre. L'enseignement supérieur constitue bien une période de socialisation de genre à part entière.

DES INÉGALITÉS DE GENRE EN FORMATION

Différents travaux montrent que dans les domaines étudiants et professionnels « masculins », les rares femmes vivent des expériences difficiles. Elles sont confrontées à des obstacles pour prouver leur légitimité dans la pratique ou faire leur place parmi leurs pairs¹⁵. De nouveau, force est de constater que les hommes de formations « féminines » ne sont pas dans une situation équivalente. Certes, ils rapportent eux aussi quelques expériences inconfortables, liées par exemple à l'impression de ne pas pouvoir passer inaperçu en cours, aux refus de certaines patientes ou usagères de se faire accompagner par un homme ou encore aux réticences de quelques professionnelles à l'égard de leurs collègues hommes. Toutefois, ces expériences sont marginales. Dans l'ensemble, les étudiants jouissent de privilèges genrés, si tant est qu'ils fassent preuve d'une capacité à s'adapter au fait d'être en formation « féminine ».

Ainsi, les rares hommes occupent largement le devant de la scène dans les rôles de représentation, surinvestissant les fonctions de délégué, de référent de groupe ou encore d'élu d'associations étudiantes. Par ailleurs, ils entretiennent souvent des relations plus individualisées que les étudiantes avec le corps enseignant, avec leurs collègues et avec leur hiérarchie. En général, ils obtiennent aisément des stages et y sont très repérés, disposant alors d'espaces privilégiés pour montrer leurs compétences. Plus largement, ils bénéficient de projections valorisantes – ils seraient de bons (futurs) professionnels, plus amusants et plus détendus que les femmes – qui facilitent leur intégration au sein des équipes. Une encadrante de stage raconte par exemple : « *[Ce stagiaire] a été extrêmement bien accueilli, beaucoup mieux accueilli que d'autres stagiaires, ça c'est évident. [...] J'ai l'impression qu'il y a une réelle différence dans la qualité de l'accueil quand ce sont des jeunes femmes et quand c'est*

un jeune homme. [...] On va aller dire des choses à des jeunes stagiaires qu'on ne dira pas à [ce stagiaire homme], quoi ! [...] On va dire à une jeune femme qu'elle est pas bien habillée ou qu'elle a les cheveux gras, mais à [lui] on lui fera pas de commentaire sur sa tenue. »

La position confortable des hommes ressort également dans certains jugements scolaires exprimés à leur égard. De fait, les étudiants obtiennent dans l'ensemble de moins bons résultats que les étudiantes : ils redoublent davantage et échouent plus souvent aux épreuves du diplôme en fin de cursus¹⁶. Pourtant, ils font régulièrement l'objet de jugements qui dépassent partiellement leurs résultats effectifs. Considérés par une partie du corps enseignant et des encadrantes et encadrants de stage comme plus détachés des finalités scolaires immédiates que les femmes, ils bénéficient d'une certaine bienveillance, voire dans certains cas d'une véritable valorisation. Une enseignante

14. Bereni L., Chauvin S., Jaunait A., Revillard A., 2012 [2008], *op. cit.*

15. Voir, par exemple, Kanter R.M., 1977, *Men and Women of the Corporation*, New York, Basic Books ; Lemarchant C., 2017, *Unique en son genre. Filles et garçons atypiques dans les formations techniques et professionnelles*, Paris, Presses universitaires de France ; Pruvost G., 2007, *Profession : Policier. Sexe : Féminin*, Paris, MSG ; Zolesio E., 2012, *op. cit.*

16. En 2016, par exemple, 12 % des étudiants assistants de service social étaient redoublants,

contre 10 % des étudiantes ; 74 % des hommes ont obtenu le Diplôme d'État d'assistance de service social, contre 78 % des femmes. En maïeutique, les écarts étaient plus marqués. En 2016, 18 % des hommes contre 7 % des femmes étaient redoublants ; 57 % des candidats au Diplôme d'État l'ont obtenu, contre 80 % des candidates (*Enquête annuelle sur les écoles de formation aux professions de santé et Enquête annuelle sur les écoles de formation aux professions sociales*, Drees, 2016).

évoque ainsi avec enthousiasme ses étudiants : « *Ils travaillent moins en général les garçons. [...] Mais ils sont plus cools ! Ils sont moins stressés ! [...] Les garçons ne veulent pas avoir 18/20. Ça c'est clair, c'est pas leur truc. Donc eux, ils acceptent mieux l'échec d'une fois. [...] Tous les garçons, je les ai trouvés très pertinents. Les filles, des fois, alors se... elles se laissent gaver de connaissances, voyez-vous. Et elles arrivent pas à trier ce qui est important. Un garçon le fait, hein !* »

Les étudiants hommes de filières « féminines » recueillent donc tout au long de la formation un ensemble de signaux et d'avantages symboliques et matériels qui leur dessine un horizon professionnel rassurant et, plus immédiatement, qui facilite leurs trajectoires étudiantes. Certaines des personnes interrogées résumement d'ailleurs la situation en évoquant, tantôt avec amusement, tantôt avec agacement, l'existence d'un « *syndrome du chromosome Y* » ou de « *promotions quêtes* ».

Pour expliquer ces avantages, il faut combiner différents éléments. Bien sûr, c'est le fait d'être peu nombreux qui rend les hommes très repérables : « *T'es la pièce noire dans le jeu blanc et tout le monde te voit !* », s'exclame ainsi un enquêté. Pour autant, on l'a rappelé, la rareté n'a pas les mêmes effets bénéfiques pour les femmes de domaines « masculins ». Si le fait d'être peu nombreux est vecteur d'avantages pour les hommes, c'est parce

qu'il est sous-tendu par l'asymétrie qui fonde le système de genre. Loin d'être commandé par des logiques purement numériques, l'atypisme est une configuration sociale profondément sexuée, qui bénéficie bien davantage aux hommes qu'aux femmes. Ainsi, les normes de genre jouent un rôle central. On retrouve en formation « féminine » des représentations sociales et dispositions sexuées qui, intégrées dès le plus jeune âge de façon largement inconsciente, sont favorables aux hommes. C'est ainsi, par exemple, que nombre d'étudiants se sentent légitimes pour prendre les rôles de porte-parole du groupe ou solliciter les équipes enseignantes, leurs collègues ou leur hiérarchie ; c'est ainsi également que les étudiantes, les membres du corps enseignant et les encadrantes et encadrants de stage reprennent souvent à leur compte des jugements positifs à l'égard des hommes. Cela dit, les privilèges des étudiants s'expliquent aussi par l'adaptation pragmatique des personnes à des contraintes sociales qui pèsent différemment sur les femmes et les hommes. Par exemple, si leurs condisciples étudiantes encouragent souvent les hommes à prendre les rôles de représentation au sein du groupe, c'est certes parce qu'elles leur attribuent des qualités susceptibles de faire d'eux de bons porte-paroles – ils seraient plus « *charismatiques* », moins « *timides* », plus « *politiques* » et « *combatifs* » qu'elles –, mais aussi parce qu'il est parfois difficile de trouver d'autres volontaires pour prendre ces rôles. Plus

souvent que les hommes, les femmes ne se sentent en effet pas légitimes pour s'y investir ou estiment ne pas avoir le temps de le faire correctement : les contraintes matérielles et symboliques qui freinent l'engagement collectif des femmes dans d'autres sphères¹⁷ agissent aussi pendant les études supérieures.

Enfin, loin de résulter de pratiques favorisant intentionnellement les hommes, les avantages dont ces derniers jouissent pendant leurs études donnent à voir le poids du genre comme ordre social. On repère alors des inégalités de genre en formation, une expression à entendre dans un sens double. D'une part, des inégalités sexuées caractérisent la période de formation en tant que telle, produisant des expériences et des trajectoires différentes pour les hommes et les femmes autour d'enjeux spécifiquement étudiants, comme l'évaluation des compétences ou l'obtention de stages par exemple. D'autre part, les inégalités entre les hommes et les femmes pendant les études constituent les racines de celles qu'on observe usuellement sur le marché du travail, relatives par exemple au temps de travail, aux relations avec la hiérarchie ou encore aux positions dans les syndicats professionnels. Pendant leurs études, les hommes acquièrent et entretiennent différentes ressources, qui pourront faciliter à terme leurs expériences professionnelles.

17. Le Quentrec Y., Rieu A., 2003, *Femmes : engagements publics et vie privée*, Paris, Syllepse ; McAdam D., 2012 [1988], *Freedom Summer. Lutttes pour les droits civiques, Mississippi, 1964*, Marseille, Agone ; Pochic S., Guillaume C., 2013, « Syndicalisme et représentation des femmes au travail », in Maruani M. (dir.), *Travail et genre dans le monde. L'état des savoirs*, Paris, La Découverte, pp. 379-387.

CONCLUSION

Si les parcours scolaires et étudiants sont fortement marqués par la bica-tégorisation hiérarchisée des sexes, certains ne correspondent pas aux grandes tendances. L'examen de ces trajectoires atypiques fournit alors un observatoire privilégié pour étudier le genre dans l'enseignement supérieur.

Dans le cas des hommes de formations dites « féminines », les contextes jouent un rôle essentiel dans l'orientation, là où ce sont des dispositions de genre « inversées » qui déterminent fortement les trajectoires des femmes de formations dites « masculines ». De fait, la pente de la trajectoire sexuée n'est pas la même pour les deux sexes. Représentant socialement un déclassement de genre pour

les hommes, l'atypisme correspond davantage pour eux à un ajustement à des circonstances non prévues qu'à un projet construit de longue date.

Une fois en formation, ces rares hommes sont singularisés, mais on attend aussi d'eux de respecter une norme d'égalité des sexes : ils sont socialisés à jongler avec des pratiques de genre plurielles. La maîtrise de cette souplesse de genre procure de nombreux bénéfices en cours, en stage et dans les temps de sociabilité étudiante. On observe ainsi en formation une actualisation de la dichotomie hiérarchisée des sexes : ses fondements ne sont pas modifiés, mais elle s'exprime sous des modalités spécifiques qui correspondent aux pratiques et postures localement acceptées.

Tous les étudiants hommes rencontrés affirment leur confiance quant à leur capacité à trouver un travail et à monter en hiérarchie s'ils le souhaitent. Les étudiantes interrogées, elles, sont souvent beaucoup plus inquiètes et méfiantes quant à leur avenir professionnel. Il est de fait probable qu'aux expériences et trajectoires étudiantes inégales entre les femmes et les hommes se substituent des expériences et des trajectoires professionnelles elles aussi profondément structurées par le genre. Les études supérieures représentent une période d'ancrage et de confirmation d'inégalités de genre annonçant celles du marché du travail.



OBSERVATOIRE NATIONAL
DE LA VIE ÉTUDIANTE

OBSERVATOIRE NATIONAL DE LA VIE ÉTUDIANTE
60 boulevard du lycée - CS 30010
92171 Vanves CEDEX
Tél. 017122 98 00
Courriel communication.ove@cnous.fr
Site www.ove-national.education.fr

Twitter [@ove_national](https://twitter.com/ove_national)
Facebook www.facebook.com/ovenational

OVE INFOS

Directrice de publication: Monique Ronzeau
Coordination scientifique: Olivier Rey,
Élise Tenret
Coordination éditoriale: Merryl Gouy
Conception graphique:
agence  Comme un Arbre!
Réalisation: agence  LATITUDE
www.agence-latitude.fr - 0194/20
© OVE 2020 - ISSN: 1638-8542